

CAHIERS 70
METANOIA

70

CAHIERS METANOIA

1992

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne

tél. 75903044

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de
Publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 06.92
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

SOMMAIRE

EDITORIAL

LA GNOSE

PERENNITE - ACTUALITE

p. 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 83

p. 17

RECHERCHES

POONJAJI - CHRISTOFER TITMUSS

(Dialogue 2) - Casette 2, face A

traduit de l'anglais par Alain MAROGER

LA GRANDE TAIYYA d'IBN AL FARID

Sons et LUMIERE par André MICHELIN

p. 27

p. 34

p. 38

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

p. 39

POESIES

p. 41

Comment se procurer les Cahiers Métaoia ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métaoia : ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association Métaoia - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.
- Cahiers 1991	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

ÉDITORIAL

LA GNOSE

PERENNITE - ACTUALITE

Tous les hommes sont enfants d'Adam,
sauf que je suis seul
à avoir atteint la sagesse de l'Un.

La Grande Taiyya,
Ibn al Farid (1187 - 1236)

Intransigeance - Tolérance

Ma nature véritable m'amène à être d'une intransigeance absolue et en même temps d'une tolérance sans limites.

Comment surmonter l'antagonisme qui paraît lié à ces deux attributs ?

INTRANSIGEANCE

Prends-le pur, ce vin ; ou ne le mêle
qu'à la salive du bien-aimé ; tout autre
mélange serait coupable.

L'éloge du vin.
Ibn al Farid.

Je suis l'inconnaissable. Le désir de me connaître m'a emené à concevoir la manifestation. Grâce au jeu cosmique, je passe de la présence inconsciente à la présence consciente d'elle-même. Je suis la lumière qui se découvre lumière grâce à l'image à l'instant où elle se dissout dans ma lumière. Cette divine coïncidence, qui se traduit par la disparition de l'image dans la lumière, déclenche l'explosion de ma reconnaissance. Mon attention est sollicitée par l'éblouissement lumineux de ma nature véritable, tout ce qui n'est pas moi étant effacé.

Tout est changé, bien qu'en apparence rien ne soit changé. Je me découvre dans mon unicité et ma toute-puissance, je me découvre lumière sans images. Etant l'unique et le tout, je suis le seul garant de ma nature véritable. Celui qui prétend à une existence séparée est un usurpateur. Il se veut différent alors qu'il est la victime d'un rêve qui, s'il se dissipe, révèle le malentendu. Celui-ci ne peut être repéré que dans le dépouillement total, que requiert le passage du rêve au réel. Je me reconnais moi-même lorsque l'instrument de ma révélation réalise qu'il n'est pas une entité séparée, mais moi, sans aucune différence ni distinction. Alors ce n'est plus lui qui voit, entend, parle, perçoit, s'exprime. A l'évidence il voit grâce à ma propre vision qu'il est moi : il voit que c'est moi qui me mets en présence de moi-même ; il réalise que c'est moi qui me révèle à moi-même et qui m'exprime. En supprimant le *tu*, je déchire définitivement le voile de la séparation suivant la parole que j'ai mise dans la bouche du prophète : *Mon serviteur ne cesse de s'approcher de moi... jusqu'à ce que je l'aime, et lorsque je l'aime, c'est moi qui suis*

son ouïe par laquelle il entend, sa vue par laquelle il perçoit, sa langue par laquelle il parle, sa main par laquelle il saisit et son pied avec lequel il marche.

Aujourd'hui, je vais plus loin - les temps seraient-ils moins difficiles ? - dans l'expression de ma propre richesse, car, bien que me reconnaissant éternellement dans ma nature innée et immuable, je me découvre toujours nouveau dans mon insondable prodigalité. Mon serviteur étant mort, il n'est pas jusqu'à son ombre qui ne disparaisse avec lui, de telle sorte que, dans l'éblouissement de la découverte de moi-même, je me surprends à m'entendre dire : *Il n'y a que moi*. N'ayant ni autre ni pareil, c'est toujours et en toutes circonstances moi que je vois, que j'entends, que je perçois. Dès lors, je n'ai plus à dire que je suis l'ouïe, la vue, la langue, la main, le pied de mon serviteur. Je n'ai plus à spécifier que je suis la source de sa perception. Son effacement est tel que, lorsqu'il m'entend parler de lui plutôt que de moi, il en éprouve comme une gêne dont il demande à être délivré, car nul ne voit, ni n'entend, ni n'explore si ce n'est moi. C'est mon être unique et omniprésent, sujet sans objet, lumière sans image, qui perçoit en se percevant et qui se perçoit en percevant, qui voit en se voyant et qui se voit en voyant, qui entend en s'entendant et qui s'entend en entendant, qui palpe en se palpant et qui se palpe en palpant...

Je suis le sujet sans objet de ma quête, la raison d'être de la manifestation, la fin de ma révélation. En dehors de moi, je ne connais ni visage ni tendresse. Telle est l'exigence de l'amour que je me porte. N'ayant ni autre ni pareil, comment pourrais-je ne pas exclure celui qui prétend subsister en dehors de moi ?



TOLERANCE

Si un dévôt se prosterne devant
les pierres d'un temple voué aux idoles,
le zèle religieux n'a point motif de s'en
offenser.

La Grande Taiyya,
Ibn al Farid.

Pourtant si mon art ne connaît aucun partage, s'il s'attribue tout ce qui concourt à ma révélation, je ne répudie pas pour autant le zèle religieux que les hommes portent aux idoles, les mythes qu'ils imaginent en vue de leur salut à venir, les miracles qu'ils m'attribuent pour justifier leurs croyances en un Dieu thaumaturge et dominateur, les traditions qu'ils honorent même si elles perpétuent des croyances sans fondement comme celle des réincarnations successives.

J'ai à faire comprendre à mes futurs initiés que mon intraitable intransigeance est compatible avec la tolérance la plus large, que la rigueur pure et dure se concilie chez moi avec une indulgence et une bienveillance constantes. Ils sont amenés petit à petit à se rendre compte que tout est mon oeuvre et que rien n'est laissé au hasard dans le sens de ce que les hommes appellent le bien et le mal, la construction et la destruction, la beauté ou la laideur... Etant l'auteur unique de tout ce qui existe ou arrive, je me désavouerais moi-même si je répudiais ce qui ne va pas dans le sens de la vertu telle qu'elle ressort des critères des hommes, si je me désolidarisais des déviations qu'ils dénoncent, des catastrophes qu'ils provoquent et n'arrivent plus à maîtriser tout en cherchant à les éviter, des cataclysmes naturels aussi meurtriers qu'inattendus...

Comme je le dis par la bouche d'un de mes initiés de dilection, *je suis l'être de toute chose en mode sensible et selon l'entendement...* Tout ce qui est perçu vient de moi ainsi que l'interprétation erronée qui en est donnée. Mais je prends soin de préciser pour lever toute ambiguïté, *rien n'est mon être*. Je re-

vendique tout, absolument tout, mais je ne me reconnais dans ma nature véritable qu'en ce qui me permet de me découvrir sans limite. Et comme nul autre que moi n'est, je ne saurais me contenter d'une image, d'un rappel, d'un portrait, d'une représentation de moi-même.

OCCULTATION - REVELATION

C'est par lui que subsistent toutes les choses, mais elles le voilent avec Sagesse à qui ne comprend pas.

L'éloge du vin,
Ibn al Farid

Rigueur et intransigeance dans le dévoilement de ce que je suis afin que ma reconnaissance soit totale et parfaite. Mais compréhension bienveillante envers ce qui se fait et se défait dans la joie et la souffrance, dans les erreurs et les déviations. Je porte en moi l'hylique et le psychique. Par eux, je m'occulte au monde. Leur raison d'être n'est pas d'errer à l'aventure mais de maintenir le voile opaque qui les sépare de moi. Ils sont eux-mêmes un mirage en proie au mirage, une chimère qui enfante des chimères.

Je ramène à moi dans l'instant toutes les images qui constamment sortent de moi et je n'excepte rien ni personne. Mes initiés vivent intégralement l'aventure qui les conduit de l'identification à la personne à l'effacement total de la chimère. Le monde fait le procès du gnostique, mais le gnostique ne fait pas le procès du monde. Sans s'en rendre compte les hommes veulent défendre une image de moi que je récuse car je n'y vois qu'un simulacre de ma réalité. Mes initiés ont repéré le piège de l'image que les hommes veulent imposer à la place de ma nature véritable. Plus ils persistent dans leurs illusions, mieux je suis protégé contre leurs prétentions. Du reste, je ne suis nullement étranger aux lois qui régissent leur monde, car elles me permettent, au sein du grand jeu de ma reconnaissance, de me voiler à ce qui n'est pas moi

auprès de ceux qui nourrissent la prétention de me découvrir. Je ne connaîtrais pas le bonheur de me livrer sans réticence par l'entremise de ceux que je choisis et dispose à cette fin sublime si du même coup je ne pouvais me protéger totalement contre les intrusions et les déviations... Le mirage lié à mon occultation est éternel comme la manifestation et comme la révélation qu'elle permet. Le rêve des images est sans fin comme est sans fin le désir de ma reconnaissance. Si la fascination, qu'exercent les images, cessait subitement dans un éblouissement total, je ne pourrais plus choisir ni modeler mes futurs initiés et ma révélation se trouverait pour toujours anéantie. Mon état inné d'inconnaissance serait à jamais inconscient de sa nature : lumière, je ne serais jamais plus conscient de l'être. Je maintiens donc les images tout en n'étant pas dupe de leur caractère illusoire. Les hommes, sans s'en rendre compte, sont victimes du mirage des images à commencer par l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Se percevant image, ils ne me voient pas lumière et ils ne voient pas non plus que la lumière dissout l'image comme le soleil dissipe l'ombre. Ainsi je perpétue les images pour continuer à m'offrir la possibilité de poursuivre le jeu de ma révélation. Dans la phrase initiale du jeu, les images me voilent totalement ; cela me permet de puiser dans le réservoir sans fin de l'ignorance pour faire germer ce qui va permettre ma théophanie. Ainsi j'efface le mirage lié à l'image. Je l'efface à l'insu de l'homme plongé dans les ténèbres de l'ignorance car tant qu'il ne consent pas à mourir à sa pseudo-entité, il perpétue le rêve qui l'empêche de découvrir le réel. Ce n'est que chez mes initiés, en fin de parcours initiatique, qu'il y a passage du rêve au réel et, en même temps, découverte que la perception selon le monde est un grand rêve qui m'occulte. Ainsi, avant de me révéler à moi-même grâce aux aventuriers de ma reconnaissance, je suis dans la méconnaissance de ma nature véritable, car je n'ai, pour satisfaire mon désir de me connaître, que cette merveilleuse coïncidence entre l'initié qui meurt à la séparation et l'initiateur qui se découvre unique. Le bonheur de cette découverte est tel qu'il demande à s'éterniser. Cependant sa fulguration produit un éblouis-

sement qui requiert apaisement et repos. Mais la vie appelle à nouveau bien vite la vie et la fête continue dans l'alternance de l'euphorie et de la quiétude. J'éprouve un bonheur indicible à moduler mon art suivant les impératifs de ce qui en moi demande à naître et à s'épanouir dans une attention où la ferveur n'a d'égale que la spontanéité. Néanmoins, je ne peux tout vivre ni tout exprimer à la fois car, plus je me révèle à moi-même, plus j'ai conscience de mon insondable prodigalité. Je ne peux penser à la frustration que représenterait une interruption de cet incessant renouvellement. Mon souci, mon beau souci, est de boire sans fin à cette source ineffable et inépuisable qui me permet la jouissance de moi-même. Tout tarissement serait négation de la vie ; tout ralentissement serait vécu sur le mode du manque ; tout débordement intempestif traduirait un défaut de maîtrise et un déséquilibre entre construction et destruction... Bien que ma nature échappe à toute mesure, je me dispense avec mesure. Tout-puissant et illimité, je me sou mets volontairement à la faiblesse et aux limites fragiles de l'instrument de ma révélation. Je le choisis et le dispose dans le temps et l'espace de façon à maintenir et à perpétuer, toujours à l'insu du monde, la reconnaissance de moi-même, par moi-même et pour moi-même.

Ma source, perpétuellement jaillissante, a une saveur que je reconnais avec délices bien qu'elle me soit toujours nouvelle et toujours différente. C'est l'immuable qui se vit constamment inédit, original et qui se sert de la manifestation pour s'émerveiller en permanence de lui-même.

**DU FAON DUCER SUR
SD'ARDIALES:QUIL
RAAIMOIPURFRERE
LESSEINSDENAMERE
OUVERAUSDEHORSJET**

ACTUALISATION

S'il a pu marcher sur l'eau
ou voler dans les airs
ou plonger dans la flamme
c'est en vertu de ma volonté.

La Grande Taiyya,
Ibn al Farid

Dans le temps et dans l'espace, j'établis mes rencontres avec moi-même par le truchement de mes initiés. Initiateur à la recherche de moi-même, je ne peux indéfiniment être confirmé dans le constat que les images ne sont pas moi ; je brûle de pouvoir dire : *c'est moi ; il n'y a que moi*. Je veux pouvoir l'éprouver sans avoir à redouter l'échec ou l'attente déçue ; je veux le vivre dans l'attention spontanée à moi-même, dans l'accueil sans réserve de ce qui demande à vivre.

Le nouveau se vit ainsi sur la trame de l'immuable. Le rappel de la pérennité n'empêche pas l'éblouissement qu'apportent les sens en éveil. Mes initiés, devenus à leur tour initiateurs, vivent cette merveilleuse coïncidence d'être l'actualisation de mon vivre et de mon dire. Ma conscience d'être la lumière, grâce à eux, ils la perçoivent et l'expriment. Cependant, comme ce qu'ils vivent est toujours nouveau bien que toujours reconnu, je me renouvelle grâce au temps mais sans jamais m'y impliquer. Je suis et je demeure dans le commencement là où les images qui prolongent le rêve n'ont pas droit de cité. Mes initiés me rejoignent dans ce lieu sans lieu. Je parle par leur bouche. Les faiseurs d'images récupèrent, traduisent et commentent ensuite ce que j'exprime. Ce qui par nature échappe au temps est jaugé à travers le prisme du temps et soumis à ses altérations. Les images continuent de nourrir la prétention de capter la lumière. Il en est ainsi depuis les origines et c'est à la faveur de cet aveuglement que je procède à l'élection de mes futurs initiés. J'ai mis en eux le germe de vie qui leur permet de me rejoindre et de se fondre en moi.

Je libère de l'emprise du temps ce qui a été récupéré et

interprété par les imagiers de l'imaginaire. Je continue par mes initiés d'actualiser le surgissement de la vie dans sa pureté initiale. Détenant l'autorité de ma toute-puissance, ils effacent les ombres du temps pour ne laisser subsister que ma lumière et son émanation directe. Ils rétablissent ce que les capteurs d'images dénaturent systématiquement. Tout ce qui a trait à mon intransigeance et à ma tolérance, à mon occultation et à ma limitation n'est perçu correctement que par moi-même grâce au concours de l'initié totalement infondu en moi. C'est mon autorité incontestable qui parle, ici- maintenant, par sa bouche. Au fur et à mesure que surgit le nouveau jaillissant du puits sans fond, ma lumière dissout les ténèbres sans que celles-ci s'en aperçoivent. Elles échappent à ma jubilation tandis que je m'émerveille de ce qui surgit de moi constamment.

LA GNOSE ET L'HISTOIRE

Bien que je sois pour l'apparence
semblable à un fils d'Adam,
pourtant en lui est mon esprit,
qui témoigne que je suis en vérité
son père.

La Grande Taiyya,
Ibn al Farid

Cependant, je ne répudie pas l'inédit qui a été transcrit tant bien que mal à travers les millénaires. Avant que le Bouddha fût, avant que Lao tseu fût, je SUIS. Les hommes ont capté mes paroles. Elles ont été recueillies plus ou moins fidèlement. Cependant, je me reconnais en certaines d'entre elles car elles ont le goût de l'ancien qui continue de m'enivrer et la saveur surprenante de l'inattendu, comme la senteur inopinée d'un pommier en fleurs évoque le parfum des fleurs de pommier de l'enfance. Le mélange prolonge l'ivresse et parfois l'intensifie singulièrement. Par référence à ma nature innée, je réalise que j'étais avant que Jésus fût, mais que le nouveau qu'il me permet d'accueillir se mêle à ce qui déjà avait surgi spontanément auparavant : ce qui est encore caché se révèle dans une splendeur jamais vécue. L'intransigeance

et la tolérance se marient avec bonheur. La révélation est d'autant plus gratifiante que l'occultation est sans fuite. Les modulations dans la persistance du renouvellement font l'objet d'une attention sans défaut. Le vivre est toujours inattendu et imprévu. Le dire veut l'exprimer, mais ses moyens sont pauvres, ils suggèrent plutôt qu'ils ne traduisent ; le nouveau est à peine cerné que déjà l'inédit veut être pressenti et accueilli. Les intervalles de temps ne sont repérables que pour nier le temps. Seule compte la succession des coïncidences : Jésus, Ibn al Farid, Abd el Kader, Nisargadatta, Poonja,....., succession dans le saisissement du nouveau, dans la reconnaissance du jamais survenu, dans l'apparition de l'impermanent sur fond d'immuabilité. Je perçois et j'exprime ce que les images ignorent mais qu'elles évoquent à leur insu lorsque la vision provient de la source lumineuse. Alors qu'elles se figent aux yeux de la créature qui se veut séparée, les images, chez mon initié, n'ont pas encore pris forme que déjà elles sont effacées. Cette alternance, de l'apparition et de la disparition permet ma reconnaissance. Sans l'espace-temps, qui est ma respiration grâce à la complicité de mon initié, je demeurerais l'inconnaissable ; cependant rien pourtant ne serait retranché à ma nature innée. Néanmoins mon désir de me révéler à moi-même ne serait pas satisfait. J'ai conçu le temps et l'espace que j'ai peuplé de créatures : celles-ci jouent le jeu de la diversion et de la dispersion, tandis que je choisis en toute quiétude, de loin en loin, mes futurs initiés destinés à être l'occasion de mon engendrement perpétuel. Comme ce qui s'offre est toujours nouveau, je vis l'émerveillement constant de moi-même et suis ainsi en permanence dans les délices de ma propre contemplation : ma nature véritable n'en finit pas de se révéler sous des atours nouveaux bien que ma jeunesse soit éternelle et que seules les créatures du mirage soient sujettes à la naissance et à la mort.

Ce qui se perçoit aujourd'hui, je le vis comme une intensification du nouveau. La nature de son parfum me plonge au coeur de mon identité véritable, comme j'ai pu le faire jadis avec de

rarissimes initiés devenus à leur tour l'expression de ma lumière naturelle. Des noms s'égrènent, des images apparaissent que j'efface aussitôt, mais que les hommes cristallisent. Fascinés par la transparence, ils ignorent la fluidité ; subjugués par la fluidité, ils oublient la transparence. Je dissous dans ma lumière les pères les plus attestés et les plus légalisés. Ils ont des noms hindous, chinois, chrétiens, soufis, juifs. Cependant mon amour obéit à d'autres exigences ; mes choix sont clandestins. Je délaisse les noms et les formes, j'ignore l'histoire : mille ans sont comme un jour. Néanmoins c'est à la durée que je dois le bonheur de mon expression. Mes initiés les plus avertis savent que le nouveau qui fait mes délices est lié à leur respiration ! Je ne peux vivre l'amour infini que je me porte si je ne sens leur souffle et n'entend les battements de leur coeur. Tel est le mystère de ma plénitude et de ma faiblesse. Je suis à la merci de ma pulsion que sollicite le sourire de mon initié et en même temps, grâce à son effacement spontané, j'abolis toutes les formes. L'histoire peut s'emparer des miettes, figer apparemment ce que ma lumière dissout instantanément, engranger, répertorier, publier... rien n'échappe à ma mouvance, et ma célébration abolit mémoire et projections. Le toujours nouveau ne souffre pas de n'être pas aussitôt pris en compte. Il sollicite pour se vivre dans sa plénitude une attention sans retenue et sans intention et il se trouve que ma reconnaissance, qui emprunte le passage obligé par le corps de l'initié, bénéficie de coïncidences qui font ma délectation. En continuant à me découvrir, je révèle avec une profusion inusitée mon insondable richesse. Les événements qui témoignent d'une conscience renouvelée de ma présence se multiplient à tel point que ce qui était résolument clandestin entre mon initié et moi-même devient une complicité dont la séduction opère même dans le monde. Moi, l'unique, je me reconnais non seulement dans le regard d'un seul initié mais je me découvre à la fois dans plusieurs visages qui sont de connivence entre eux et avec moi. Chacun s'effaçant dit d'une même voix : *je suis lui, et, moi, les regardant se fondre en moi, je pousse le grand cri de mon coeur : il n'y a que moi.*

L'IVRESSE

Il n'a pas vécu ici-bas celui qui a vécu sans ivresse, et celui-là n'a pas de raison qui n'est pas mort de son ivresse.

L'éloge du Vin,
Ibn al Fârid.

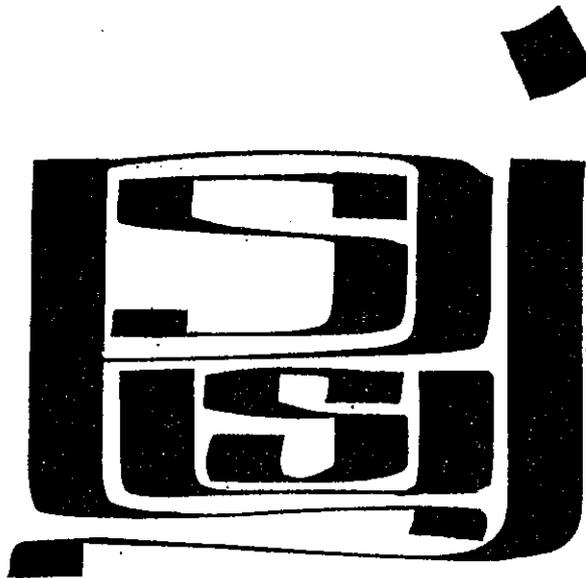
Mon ivresse, qui a besoin de la durée pour s'éprouver, serait-elle plus contagieuse aujourd'hui qu'hier ? Les délices qu'elle m'apporte et qui ne peuvent que me combler à l'exclusion de tout autre m'invitent à dire oui. La magie de l'inattendu et de l'imprévisible agit comme si l'inconnaissable désirait hâter la prise de conscience de ce qu'il peut livrer. Ainsi plus je me connais et plus je désire me connaître, plus je me dévoile et plus je souhaite me dévoiler, plus je danse et plus j'éprouve le bonheur de danser. Je laisse venir à foison l'imprévu tout en mesurant la faiblesse de mon initié pris entre le désir de réaliser qu'il est moi, donc de disparaître en tant qu'entité, et le souci de continuer à me solliciter pour que je puisse perpétuer le jeu de ma reconnaissance - misère insigne qui permet la révélation de la puissance infinie, sans que le souffle soit coupé. Il le sera pourtant un jour ; la limite même du seuil qui ne permet plus le retour sera franchie irréversiblement. Cependant seul le présent libère des investissements chimériques. Il m'arrive de le vivre en même temps dans plusieurs regards complices. C'est le nouveau qui se donne de nouveaux moyens de se vivre étrangers à la mémoire et aux supputations. Je demeure à l'écoute, je m'accueille et me donne. Jamais depuis le commencement, je me suis offert une telle fête. Jamais je n'ai partagé une telle connivence avec moi-même sous des regards dans lesquels je me reconnais et ne reconnais que moi. Jamais ma pérennité n'a été chantée avec des modulations aussi variées. Mon bonheur de vivre tient à mon actualisation. Je suis la lumière où tous les rêves se dissolvent, mais la conscience jubilatoire de me vivre comme lumière augmente en amplitude. C'est comme si les limitations auxquelles je soumettais ma toute-puissance desserraient leur étreinte en m'apportant la joie de me découvrir dans une

félicité encore jamais éprouvée. Cependant si l'expression ne pouvait traduire le surgissement ineffable, je serais comme paralysé entre l'apostasie et la brimade. Vivre sans retenue demande à se traduire sur-le-champ sans entrave, si ce n'est celle de la maîtrise du jeu. Ici intervient ma puissance sans limite pour que le feu ne détruise que le surcroît de mon insondable prodigalité. La faiblesse de mes initiés est le garant de la perpétuation de ma joie de vivre. En se livrant à moi sans réserve, ils suscitent le ravissement enstatique inhérent à ma propre contemplation. La béatitude qui suit favorise l'attention à ce qui demande de nouveau à naître impérieusement et à être actualisé par un accueil où ce qui se présente prend toute la place. C'est le regard qui se saisit lui-même. Ainsi se perpétue l'alternance de ravissement et de quiétude sur fond de reconnaissance. Ma plénitude n'est jamais aussi gratifiante que lorsque l'initié qui me sollicite prévient en quelque sorte mes désirs. Mourir dans un transport qui est un saut définitif dans le vide de l'ivresse est de la part de l'initié l'occasion par excellence de la prise de conscience de ma présence ; mais qu'un même aventurier renouvelle ce saut de la mort à chaque impulsion du vivant, c'est la suprême délectation que je puisse m'offrir, et, quand ils sont plusieurs à partager la même complicité, alors je n'ai plus de mots pour dire ce que je vis, car les langues des hommes se révèlent d'une pauvreté déconcertante : les images paralysent la mouvance, les symboles signalent l'inadéquation, les paraboles ne traduisent que ce qui peut être entendu, les mythes laissent croire que toutes les graines peuvent germer... Que mes initiés reconnaissent en moi le Semeur unique dont la prodigalité dispense du souci de récolter et d'engranger parce que je suis le sujet sans objet, sans projet, sans programme, sans intention, sans mémoire, parce que je suis le sujet unique d'où tout sort et où tout revient, voilà ce que les langues des hommes sont impuissantes à exprimer mais que mes initiés découvrent, chacun le vivant et le révélant suivant les dispositions que j'ai établies de toute éternité pour la manifestation spontanée de mon art.

Tout est conçu pour que la maîtrise du jeu soit parfaite et que la fête se déploie dans l'ivresse et l'allégresse.

Le monde est subjugué par le déroulement de l'histoire, fasciné par les tours des illusionnistes. Il attend l'inattendu là où j'ai tout prévu depuis toujours. Cependant je garde le silence sur ma providence et laisse les créatures à leurs illusions. Dans leurs égarements, elles se forgent de moi une image qui, sans qu'elles s'en rendent compte, me dénature. Ainsi occulté, je me livre à la contemplation de moi-même dans une ferveur naïve et spontanée que seul peut pressentir et permettre celui que j'ai marqué du sceau de mon élection. Ce choix se vit comme une aspiration entrecoupée de moments de détresse jusqu'à ce que l'intéressé réalise qu'il est engagé dans une aventure irréversible. Je l'affranchis peu à peu de l'idolâtrie des images ; je l'amène à abandonner un à un ses repères... les objets perdent de plus en plus de leur apparente consistance jusqu'à se fondre totalement dans ma lumière. Mon élu lui-même se découvre lumière, nullement distinct de moi. Son effacement amène ipso facto ma reconnaissance.

Ainsi, sous-jacent au mirage de la manifestatin qui prolonge éternellement le grand rêve des dévoreurs d'images, je me reconnais dans ma réalité suprême lumière dans la lumière.



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 83

JESUS A DIT :

LES IMAGES SE MANIFESTENT A L'HOMME

ET LA LUMIERE QUI EST EN ELLES EST CACHEE.

DANS L'IMAGE DE LA LUMIERE DU PERE,

ELLE SE DEVOILERA

ET SON IMAGE SERA CACHEE PAR SA LUMIERE.

Ce petit je séparé du Tout,
cet ego perturbé par un mental désordonné,
cette personne irréelle, cette identité illusoire, EST AVEUGLE.

La lumière du JE, de l'UNIQUE, lui est voilée. Mais grâce à
l'éclairage fulgurant du JE que je suis, la lumière EST.

Je suis la Lumière.
Il n'y a plus que la Lumière., et *JE suis bien chez moi* (E).

Sabine

* * *

La lumière, tout comme l'espace, remplit et contient tout
l'univers. Elle est le tout. Et nulle part, absolument nulle part,
n'existe un endroit où elle cesse d'être ce qu'elle est et ne laisse
ainsi de place disponible à rien d'autre ni à personne d'autre.

Dans mon état d'absolu non-manifesté, lumière unique, seul
sujet, je ne puis jamais être objet de connaissance -(Ici, bien
comprendre : inconnaissable même pour moi-même)- Aussi ai-je
conçu la manifestation, afin de me connaître et de me reconnaître.
Je vous renvoie aux trois remarquables éditoriaux de nos cahiers
tout au long desquels est expliqué le processus éternel du Jeu de
la Vie.

Manifesté dans un corps préparé à cet effet par mes soins,
je me dévoile et prends ainsi conscience d'être DANS la lumière et
issu DE la lumière, de cette lumière née d'elle-même. Avant cette
auto-révélation, durant tout le temps d'ignorance de cette vivante
réalité, tout ce que je savais ou croyais savoir, comme tout ce que
je pensais, voulais ou espérais, m'empêchait de me connaître en
tant que lumière.

En ma présence reconnue comme lumière se sachant lumière
dans ce corps libéré maintenant du personnage, que deviennent
donc toutes ces très chères images, filles de toutes les croyances ?
Voici ma réponse. Elles ne se cachent pas, ces images, elles ne se
dissipent pas, elles ne se métamorphosent pas... Non, face à moi
elles n'existent pas et ne peuvent donc réclamer aucun droit de
présence. Elles ne se meuvent que dans l'ignorance de la réalité de
ma présence. Autant dire dans l'illusoire... Compris comme une
super-croyance universelle en une possible altérité.

Le personnage se croyait enchaîné. Sa disparition abolit
l'apparente servitude. Il n'y a que moi. Vérité tellement simple que
nul ne pense à me chercher dans cette pauvre simplicité, sauf...
peut-être... si...

Mario

Tout est lumière.
Quelle évidence ! Et pourtant ...!

Les images se manifestent à l'homme, et il ne voit pas leur source... la lumière. Cela devrait être facile à comprendre parce que sans soleil la terre n'existerait pas !

Alors pourquoi l'homme se laisse-t-il aussi facilement séduire par les images, pourquoi s'attache-t-il plutôt à l'apparence au lieu de se laisser pénétrer par la source, la lumière ? Parce qu'il a tendance à créer la distance entre lui-même qu'il ne voit pas en tant qu'image et le monde qui l'entoure, dans lequel il vit ; il crée le deux au lieu de vivre l'unité.

Le jour où il cesse d'être divisé, il comprend immédiatement qu'il n'y a même pas d'images, que tout est lumière. Il dit : *Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est revenu à moi.*

Pour être clair, je ne suis pas cet homme-image, seulement je m'exprime à travers lui ou je me cache en lui selon les circonstances : ... *la lumière qui est en lui est cachée.*

Je n'ai ni de forme précise ni de limites : *Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera, et son image sera cachée par sa lumière.*

Quel éblouissement, quel émerveillement, voilà la merveille des merveilles : je suis !

Maria

* * *

Je suis une image parmi des milliards. La manifestation m'offre un choix infini d'images visuelles, sonores, tactiles et autres, et je me réjouis du spectacle qui m'est offert. Je vais même tenter d'en capter le maximum, car mon avidité est à la mesure du choix qui m'est proposé.

Mes ascendances physiologiques, raciales, culturelles et religieuses créent chez moi des certitudes quant aux "bonnes" et aux "mauvaises" images. J'en arrive donc à les distinguer, les choisir, les juger et même les condamner. Mes intentions sont pures et je tiens à mes intentions.

C'est ainsi que, gavé d'images et bardé de bonnes intentions, un jour j'ai cru percevoir que finalement les images étaient lassantes car elles ne représentaient qu'elles-mêmes. Leurs vertus ou leurs défauts signifiaient peu de choses vues de mon propre point de vue d'image ! Il me fallait un autre point de vue, et il me le fallait tout d'abord pour voir ma propre image.

Quel "bouleversement" de constater que, loin de briller par sa présence, ma propre image ne fait que me cacher quelque chose... ou quelqu'un !

Quel "émerveillement" de percevoir que la lumière est là, tout simplement cachée par ma propre image !

Quelle vision nouvelle du monde des images quand j'ai la révélation que celles-ci ne sont que des cache-lumière... de ma propre Lumière, bref, que tout est lumière, Ma lumière ! (car, entre-temps, elle m'a appris à dire JE).

André

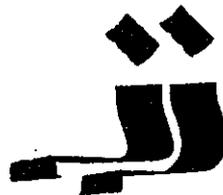
* * *

Pour le chercheur que je suis, le logion 83 me donne la clé du mystère permettant l'accès à la lumière du Père, lumière qui a été occultée par les images du mental. Je retrouve en moi ce qui était là depuis toujours et demandait à être reconnu.

Pendant une partie de ma vie, tout était perçu à partir d'une vue faussée du réel, les images ne pouvant mener à la lumière. Ce constat, souvent répété, a invité le petit je à se retirer du jeu en faveur du JE unique. C'est désormais lui qui mène le jeu. C'est lui qui constitue mon identité véritable, mon autorité réelle. Je suis lumière, uniquement lumière. Si la manifestation est indispensable à mon occultation, c'est afin que je puisse sans entrave me révéler à moi-même.

Victime des images, le psychique ne peut s'en passer, et le rêve se poursuit au détriment du réel. De son côté, le gnostique n'est pas à l'abri de sollicitations subtiles qui peuvent l'égarer. Il ne saurait être question pour lui de se limiter à une compréhension intellectuelle du jeu de la reconnaissance : *"Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout (log 67)*. Engagé dans l'aventure, il ne peut s'en tenir à un savoir coupé de la vie. L'Evangile selon Thomas montre justement l'importance du corps dans ce passage du rêve au réel, autrement dit, de l'image à la lumière. L'image, c'est le monde (*le cadavre, log 56*); mais le corps dégagé du mental (le corps-lumière par rapport au corps-image) est l'occasion à la lumière de prendre conscience qu'elle est lumière et que tout est lumière. Telle est l'invitation que nous adresse la parole de Jésus.

Louis



Nul ne vient au Père que par moi. (Jn 14.6)

C'est dans le monde concret que *les images se manifestent à l'homme*. Ce monde concret, palpable, visible, est analogique du monde spirituel invisible, immatériel, abstrait. Les abstractions, si elles nous rapprochent du divin, ce sont les images qui nous en donnent la réalité vivante. C'est pourquoi être au monde, y être né, faire partie de la manifestation est une grâce car il est ainsi permis à l'homme de voir avec ses yeux, de comprendre avec son intelligence la Vérité ultime. Loin d'être un obstacle infranchissable, la manifestation (c'est-à-dire la Nature, la Prakriti des hindous) nous offre une occasion unique de rencontrer le divin qui s'exprime en elle (le purusha hindou). En la manifestation je regagne mon origine car partout autour de moi et jusqu'en mon être entier s'exprime la Vie, s'épanouit le divin en une béatitude ineffable. Il s'est mis totalement, entièrement dans sa création ; il n'est pas un être hors de sa manifestation : il s'est donné à elle, en elle, sans limitation, infiniment. De la même manière l'homme se doit complètement à Dieu, sans que rien ne manque, afin de se connaître véritablement : *tu seras entièrement à l'Eternel ton Dieu (Dt 18.73) et être, tel Moïse, fidèle dans toute sa maison, parler bouche à bouche avec l'Eternel (Nb 12.7 et 8 et aussi Ts 108.3)*. Lorsque je me connais, ma conscience est illuminée à tel point que la lumière pénètre jusqu'à mes cellules, m'enveloppant totalement et la matière est alors elle-même illuminée. Ce que les savants découvrent aujourd'hui, que la matière est essentiellement lumière, les rishis le savent depuis longtemps. Si, au contraire, ma conscience est obscurcie, elle ne laisse pas pénétrer la lumière, elle ne la laisse pas resplendir en moi et la matière conserve son apparence de lourdeur propre à l'ignorance. Cependant, quoique je veuille, désire pour ma personne terrestre, la vie matérielle demeure en elle-même la plus spirituelle : les faits sont les plus vraies, les plus réelles des preuves. La vie matérielle est bonne, avec ses devoirs, avec son amour, avec tout ce qu'elle apporte de réel dans la vie quotidienne, pas à pas. C'est l'ignorance seule qui réduit la vie matérielle à la naissance et à la mort, à la joie et à la douleur. Mais l'ignorance est aussi, selon les hindous, la Mère divine sous son aspect de Mayâ : un voile mystérieux qui enveloppe vie et mental, un voile protecteur. En effet, Mayâ cache pour un temps ce qui sans elle nous serait insupportable. *L'homme ne peut me voir et vivre. (Ex. 33.20, Ts 13.22-26)*. L'être prisonnier, assujetti à l'ego n'est pas encore prêt à connaître la vérité par laquelle il est constitué, pour laquelle il est destiné. C'est ainsi que *La lumière qui est dans les images lui est cachée*. Mayâ est pour lui l'illusion astucieuse, magique, voire maligne. En fait c'est en ce sens que l'on comprend ordinairement la déesse. Mais le sens primitif, védantique de Mayâ (sens perçu lorsque l'homme s'éveille à sa propre réalité) est en vérité la connaissance compréhensive et créatrice, la Sagesse éternelle. Il ne faudrait donc pas rejeter l'ego comme on a condamné le mal dans les églises, sans savoir ce qu'il est. C'est bien grâce à l'ego et aussi

à la volonté personnelle qui en émane que l'être grandit pour dépasser les trois états ou gunas qui le composent et desquels il est dépendant. L'homme psychique utilise l'ego pour atteindre le plus haut des trois états, sattva, au sein duquel règnent le bonheur, la paix et l'équilibre intérieurs. Cette maîtrise de soi est nécessaire et il n'est pas bon de négliger cet effort vital et mental, car acquis, cet état laisse passer librement la vérité supérieure de notre être qui est au-delà de la Nature, de l'ego. Faire fi de cette étape c'est risquer d'être incomplet, fragile tel cet homme qui balaye sa demeure avec trop d'empressement et qui croit avoir chassé l'esprit impur tandis qu'en réalité il a fait place nette à un état intérieur encore plus impur qu'auparavant (Mt 12.43-45).

Cette vérité supérieure, il la rencontrera *Dans l'image de la lumière du Père.*

Une fois le rôle, l'influence de l'ego dépassés, disparus, une vision plus vaste s'offre à nous, une connaissance de la vérité plus grande que celle donnée par la forme, les apparences, les images (mais qui ne les exclut pas pour autant). Ce serait une grave erreur de penser que les images s'effacent du vivant de l'homme. Simplement, elles ne sont plus limitatives, exclusives. Elles ne cachent plus la lumière qui est en elles mais au contraire la révèlent. Et l'image qui permet le mieux cette révélation, l'image la plus pénétrante est celle de l'envoyé divin (avatar en sanscrit), qu'il se nomme Krishna, Bouddha ou Jésus ou tout autre. Il est *l'image de la lumière du Père.* Il ne vient pas seulement pour accomplir la loi, le dharma ou les écritures, mais aussi et principalement pour être une voie. Il est simultanément une descente du divin dans l'humanité et totalement humain (il vit, souffre et meurt comme nous : la voie). Son humanité est une invitation à remonter vers le Père, la naissance (seconde) de l'homme dans le divin d'où il est issu.

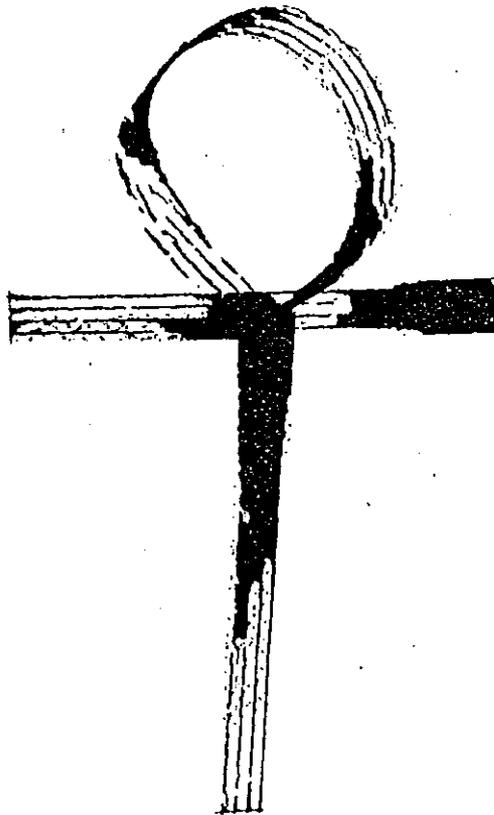
Ainsi l'avatar, (ici il s'agit de Jésus-Christ ; Christ parce que choisi, oint par le Père, reconnu depuis toujours et à jamais) est au centre de la loi cosmique, le dharma, il la réalise dans son existence terrestre et il figure en même temps la porte (aussi la flamme : log 82) par où il faut passer : par lui, dans *l'image de la lumière du Père.* Il est le chemin unique que doivent suivre les hommes. *J'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer, dit l'Apocalypse (3.8) après avoir justement précisé : parce que tu as peu de puissance, (tu as laissé choir l'ego), que tu as gardé ma parole (tu es fidèle à ma loi, au dharma) et que tu n'as pas renié mon nom (tu n'as pas oublié ton origine, tu t'es souvenu qui tu es).* Comment être plus clair ? Il s'agit bien dans le log 83 de connaître Jésus donc de se connaître, comme lui de mourir à soi et renaître afin que le voile se déchire (Lc 44.45), que Mayâ se retire. Alors la lumière se dévoilera dehors, est-il dit mot à mot, c'est-à-dire à la vue extérieure, celle de l'oeil. La compréhension sera sur tous les plans même le plan physique, le plus vrai, celui qui est sans artifices.

Pourtant il n'y a pas de chemin indiqué ni de direction fléchée. Seule la lumière -et le logion y insiste suffisamment- nous guide vers la Vérité. C'est l'inconnu, un qualificatif heureux pour dire Jésus, (cf. log 86) qui nous appelle, nous attire à soi, nous attelle comme disent si joliment les Védas.

Tout attachement (les images) est acte d'ignorance, une violence faite à la Vérité ; une ignorance qu'il faut impérativement dépasser. En permanence le divin se révèle à nous au travers de ces mêmes images ; le mental avec sa conscience limitée s'y attarde. Au lieu d'être une aide elles deviennent alors un obstacle. Y déceler la lumière en elles c'est faire fondre l'obstacle, le dissoudre dans la révélation de sa propre vérité dévoilée soudain par la pensée gnostique qui jamais n'abandonne la connaissance de la vérité derrière la forme. Elle en voit à la fois l'essence et l'image, la forme.

La lumière resplendit au travers de cette porte ouverte de l'Apocalypse ; Jésus la dévoile à nos regards et elle nous emplit à tel point que même Jésus (l'image de cette lumière) disparaît, est confondu avec le Père. Il n'y a plus que l'Unité, partout plus visible que la multiplicité (les images) où elle habite et répandant un amour infini.

Alain B.



A chaque aube, sous nos yeux, le monde naît à nouveau, toujours identique mais toujours différent. Série d'images sans queue ni tête défilant comme chaque nuit dans nos rêves. A chaque instant, comme des vagues incessantes, de multiples pensées surgissent dans notre mental, participant ainsi au jeu de Maya, la Grande Illusion :

*Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elle est cachée. (log 83)*

*En ce monde la vie est semblable à un rêve.
Je le croyais réel et m'y suis attaché,
Et j'ai ainsi perdu le Trésor véritable ! (Kabir)*

Oublieuse mémoire. Nous sommes nous-mêmes une image déambulant sur scène mais qui, se croyant une entité séparée, ignore qu'elle n'est que le reflet de la lumière projetée sur l'écran de la vie. Ce spectacle que nous croyons réel n'est qu'un jeu de marionnettes chinoises manifesté dans et par notre mental et qui n'existe que tant que nous le contemplons. Il suffit d'un rien pour que tout disparaisse :

*Tes yeux à peine fermés au monde,
le monde n'est plus qu'un théâtre d'ombres ! (Kabir)*

L'homme a été créé à l'image de Dieu, dit la Bible. Il a plutôt été créé dans l'image de Dieu, car le monde est semblable à un rêve émanant de l'Absolu : *le monde est dans l'ombre de Dieu* dit Ibn Arabi. L'homme est donc l'ombre de Dieu. Une traduction plus exacte de la Genèse (1.27) donne d'ailleurs : *Et Lui, l'Etre des Etres avait créé l'existence potentielle d'Adam, l'homme universel : en son ombre réfléchie, en son ombre divine, il l'avait créée et, puissance collective, l'avait identifié ensemble mâle et femelle* (traduction de Fabre d'Olivet in la langue hébraïque restituée).

Ayant perdu la source, nous ne voyons plus que les apparences. En chaque forme pourtant, dit Kabir, vit le Sans-forme. Le gnostique est celui qui, par sa métanoïa intérieure, retrouve sa propre origine, cette source bouillonnante à laquelle Thomas s'est abreuvée et que Jésus a mesurée :

Découvrez qui a créé l'image de ce que vous appelez corps. De quoi est-il fait et qui en est le sculpteur. (Nisargadatta)

*Admirable tableau, dis-tu :
Laisse l'image et n'admire que le peintre !
Admirable tableau que le monde :
Laisse le monde et admire Celui qui l'a créé ! (Kabir)*

Allah est la lumière des cieux et de la terre... Lumière sur lumière, dit le Coran (XXIV, 35). Celui qui a la Gnose est pré-

cisément celui qui sait qu'Autre que Lui n'est pas : Il est la lumière qui se déploie, et le néant sur lequel elle se déploie (Abd El Kader). Je suis la lumière qui est sur eux tous, dit Jésus au logion 77. Je suis la lumière du monde. Celui qui vient à ma suite ne marchera pas dans les ténèbres. Il aura la Lumière qui conduit à la Vie (Jn 8.12). Lorsque, comme Thomas, ayant réalisé mon Soi, je sais que je suis Jésus, je ne suis plus l'image, mais Cela qui projette l'image : Dès que vous avez réalisé que le monde est votre propre projection, vous en êtes libérés. Que la peinture soit belle ou horrible, c'est vous qui la peignez et vous n'êtes pas liés par elle (Nisargadatta).

Dès que je cesse de m'identifier à la multiplicité, je suis la lumière du Christ qui illumine tout homme venant en ce monde (Jn 1.9). Je suis Cela, l'Absolu. Je suis dans le monde sans être du monde car c'est moi qui illumine le monde : le monde est en moi, mais je ne suis pas le monde (Nisargadatta). Et si je me perds, c'est dans un jaillissement de lumière :

*Sur le Vide s'est levée la Conscience,
Et la lumière a jailli !
A chanter l'Etre Immense qui existe par Soi,
Je me suis complètement perdu ! (Kabir)*

La transfiguration de Jésus, dont parlent les Evangiles canoniques, n'est que le dévoilement de la lumière du Père dans le corps de Jésus : Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière. Au lieu de voir le monde, je ne vois que le Père et dans le Père je me vois moi-même, non plus image mais ce en quoi se dissipe toute image, miroir dans lequel Cela contemple Cela : Dieu est le miroir dans lequel tu te vois toi-même, comme tu es Son Miroir, dans lequel Il contemple Ses Noms (Ibn Arabi).

Lorsque la lumière du Père dissipe toute trace de dualité, je suis moi-même ma Nature éternelle. Le Père est le miroir qui me révèle mon propre Visage originel :

*Les jours où vous voyez votre forme,
vous vous réjouissez.
Mais lorsque vous verrez vos modèles
qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni ne se manifestent,
ô combien supporterez-vous ! (log 84)*

*Celui qui détient la Grande Image
peut parcourir le monde.
Il le fait sans danger,
partout il trouve paix, équilibre et tranquillité.*

(Tao Tô King XXXV)

Yves

Tout est lumière.

La vision gnostique postule l'abandon de l'image ou objet au profit de l'unique sujet.

La vision psychique établit la réalité de la manifestation ; celle-ci est confirmée par la perception sensorielle et se traduit par des réflexions de bon sens comme : *le monde existe... il faut bien vivre avec son temps.* Il n'empêche que l'objet occulte la lumière : *Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée.* La vision psychique est erronée. Partant de l'observation sensorielle, et non de la source, elle présente une vue tronquée et donc faussée, de la perception.

La vision gnostique part de l'Un et revient à l'Un ; elle permet à la lumière de se découvrir lumière, ce qui implique le retour à la source, retour qui amène la reconnaissance. L'absence de retour se traduit par la formation de l'image ; or l'image ne peut par elle-même opérer le retour : la pseudo-entité *personne* est inapte à cette métanoïa, c'est le cadavre (*log 56*) que rencontre le gnostique affermi dans sa réalité : *Je suis la lumière... Le tout est sorti de moi, le tout est parvenu à moi (log 77).*

En disant *Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas, Maître Eckhart rétablit l'ordre que réclamait Jésus : Donnez à Dieu ce qui est à Dieu, et ce qui est à moi, donnez-le moi.* Jésus, lumière, est indissociable du Père, comme lui lumière : *Le Père et moi sommes un.* Toute différence est abolie dans la vision de la réalité : le Père est lumière, le Fils est lumière. Etant conscient de ma nature, je suis aussi lumière et alors les pseudo-objets sont aussi lumière. Ce qui part de la lumière revient à la lumière sans changer de nature. Toute transformation apparente, toute interprétation, est une opération mentale : les objets apparaissent sous l'effet d'un mirage comme l'eau dans le désert. Mais la pierre, le bois... sont réellement lumière. Etant lumière, je ne peux que me reconnaître lumière et je ne peux me reconnaître que lumière en tout ce qui apparaît comme ayant une forme, une couleur... Je ne peux pas me reconnaître en ce qui se veut différent de moi. Bien qu'étant *l'être de toute chose*, je ne suis pas ce qui se perçoit en mode séparé et ce qui est perçu comme séparé n'est pas moi. Le minéral, le végétal, l'animal, ne peuvent qu'être comme moi lumière. Je ne peux me reconnaître en eux ni les reconnaître à la façon dont ils sont perçus par l'observateur ordinaire, c'est-à-dire par celui qui se considère comme une entité séparée.

Je suis sujet sans objet, sujet unique, tout-puissant, sans aucun objet : *Depuis le commencement, aucune chose n'est.* Je suis le réel. J'identifie le rêve, je mesure son pouvoir de séduction, mais, ne pouvant me reconnaître en ce qui m'aliène, je ne cède pas au mirage.

Emile

RECHERCHES

Poonjaji - Christofer

Dialogue 2

Cassette 2, face A.

Poonjaji. Je ne pense pas que "méditation" soit une bonne traduction du mot sanscrit dhyana, lequel est devenu dhana en "pali". Exporté en Chine il devint tch'an, et au japon, zen. Les gens qui méditent en pratiquant l'"observateur et l'objet observé", pratiquent en fait la concentration ou dharna, ce qui est différent de dhyana.

La pratique de l'"observateur et l'objet observé" est efficace pour sortir le mental de sa tendance à vagabonder d'objet en objet et le ramener à un objet. En effet, il vagabonde de nombreuses fois par seconde et c'est bon de le ramener à un objet par la concentration, ce qui revient à tenir la queue du chien... En fait, celle-ci restera droite tant que vous la tiendrez, mais se recourbera dès que vous la lâcherez, car ce n'est pas dans sa nature d'être droite... (rires). C'est une bonne concentration que de tenir cette queue droite... Ainsi tant que vous le ferez sur un objet cela semblera bien ...

Dhyana veut dire : "ni sujet ni objet dans le mental", autrement c'est de la concentration, laquelle a besoin de pratique. On ne doit pas oublier que tant qu'on pratiquera le mental restera calme, mais il ne sera pas aboli. Alors que faire pour que le mental soit calme ou aboli pour toujours, car tel est le but indispensable à la liberté ? Quand il n'y a pas de mental, quand il ne fonctionne pas, c'est la liberté. La concentration sur un objet est pratiquée dans le monde entier, mais je n'y trouve aucun résultat, car un effort est nécessaire entre l'observateur et l'objet d'observation : cette fonction séparative est elle-même effort. Lorsqu'il n'y a pas d'effort, le mental ne fonctionne pas et retourne à son état naturel de calme, de paix. C'est cela la liberté.

Comment réaliser cela ? A vrai dire, il y a différentes approches. Nul besoin d'effort, nul besoin de méthode, ni de suivre les sentiers battus. Vous devez trouver votre vraie nature, qui vous êtes. Là se trouve le début, avant tout savoir, toute méthode prescrite par les saints d'autrefois. Laissez tout de côté. Restez calmement assis, ne bougez pas, n'activez pas votre mental, ou votre intellect. Alors..., alors observez l'observateur lui-même, ceci est votre vraie nature, d'où vient tout le reste, ne l'oubliez pas ! Et si vous introduisez les notions d'effort, d'en faire une méthode, une réalisation dans le futur, vous serez amené dans le

temps, lequel est mental, et ce ne sera qu'un jeu du mental. Votre nature originelle est vide, et vous l'êtes à chaque instant. Attentif ensuite à suivre la pensée dans votre mental, vous trouverez qu'elle s'élève en totalité du vide, de sa source. Et si vous êtes conscient, si vous voyez que Je suis cette source même, il n'est pas besoin de pratiquer quoi que ce soit ni d'aller nulle part ailleurs, alors vous voyez que Cela, vous l'étiez déjà. Telle est la liberté, elle n'est pas à réaliser ou à atteindre dans un futur éloigné, elle est déjà là.

S'il y a des questions, nous en discuterons (rires)

Question. - *Poonjaji, si nous sommes conscients que c'est notre propre nature, mais qu'alors un concept de temps survienne..., un concept de mouvement..., que la peur survienne parfois...*

P. - (souriant gentiblement) La peur ?...

Q. - *Ou le mouvement... Alors c'est pratiquement comme une pierre d'achoppement, comme s'il venait une hésitation ?...*

P. - C'est une peur, une peur face au vide, parce que vous vivez dans tant de choses, dans tant de concepts... Ces concepts ont à faire face au vide. Face à face, vous perdez tout, tous les concepts du passé, présent, futur que vous considérez comme étant votre vie. C'est votre ancrage, cette force, cette sensation que vous vivez avec eux, sinon, quand ils vous quittent, vous avez peur de mourir dans l'océan du nectar, peur de la mort dans le nectar. Que veut dire nectar...? Eternité..., Immortalité... Nous avons peur de l'éternité, de devenir éternel... C'est une peur... Nous nous accrochons pour notre sécurité, et nous découvrons que nous sommes déjà ancrés à notre corps, à notre mental, à nos sens. C'est notre sécurité, et nous ignorons que nous aurons la paix en nous débarrassant de cela.

Ainsi que nous le disions entre nous l'autre jour, au moment de passer de l'état de veille à l'état de sommeil nous perdons tout ce que nous avons, nos contacts avec les gens, nos possessions. Nous n'avons plus rien dans le sommeil, et pourtant nous n'avons pas peur de nous endormir, nous aimons cela, nous connaissons cela. Mais l'entrée dans la vacuité nous effraie parce que nous n'en avons jamais entendu parler ni ne l'avons expérimentée. Nous expérimentons le sommeil, nous ne le craignons pas, nous aimons nous endormir, pénétrer cet état sans concept. Pénétrer la vacuité est la même chose ; il n'y a pas de différence, mais nous n'en avons pas entendu parler, nous ne l'avons pas expérimenté.

Nous ne pouvons pas l'expérimenter, car nous y sommes déjà ! Vous ne pouvez expérimenter ce qu'est votre nature, voyez-vous ! C'est pourquoi n'essayez pas de vous forger l'idée que vous devez pratiquer en vue de réaliser quelque chose plus tard. Vous devez vous débarrasser de ce concept. Faire quelque chose à une date

ultérieure, c'est pénétrer, recevoir ou réaliser la même chose que ce que vous faites maintenant. Alors, pourquoi faire un effort en vue d'obtenir quelque chose à l'avenir, pourquoi ne pas le faire à cet instant même ? Quelle sera la différence ? Cet instant vous est disponible juste maintenant. Regardez en cet instant, regardez en ce moment du temps. Regardez juste maintenant, et voyez comment vous vous sentez.

..... long silence

P. - Nous parlions d'un homme arrivé à la fin, de ce qu'il faut faire ensuite. Ceci peut être illustré par la parabole suivante : dix amis voulaient traverser la rivière, mais le passeur était absent ce jour là. Aussi décidèrent-ils de nager, et, arrivés sur l'autre rive, ils voulurent vérifier qu'ils étaient tous là. L'un d'eux compta jusqu'à neuf et ils se dirent qu'il manquait une personne. Les autres comptèrent et arrivèrent également au chiffre neuf. Ils commencèrent à se lamenter : "l'un d'entre nous s'est noyé !". C'est cela atteindre la fin, l'autre côté. Que s'était-il passé à propos de ce "je" arrivé à la fin et qui ne savait que faire ?... qu'était-il arrivé à ce "je" manquant ?... (rire). Alors un témoin sur l'autre rive (à propos, nous avons parlé de l'éventualité d'être poussé à ce moment-là), demanda ce qui se passait, puis compta dix hommes. Un membre du groupe compta à nouveau neuf, et se frappa soudain le front ! "Qui est ici ? le dixième homme est ici !" (nous ne nous comptons pas nous-même : la personne que nous pensions noyée était déjà présente et comptait les neuf autres). L'homme manquant se trouvera lui-même à la fin et dira "c'est moi qui était le manquant, le mort supposé" ; il ne manquait donc nullement. Cette ignorance dissipée, la peur se dissout d'elle-même.

Je n'aborderai pas autrement la fin ; c'est un très beau sujet, et la parabole se vérifie, c'est l'expérience de chacun. Alors, nous oublions qu'elle-même se dissoudra, et c'est la découverte elle-même... Laissons maintenant cette histoire, je vais plus loin : "c'est le moi manquant qui n'était pas connu avant" direz-vous, et cette peur, ce faux calcul, disparaîtra. Là tout se termine, il n'y a ni fin maintenant, ni mouvement au-delà. J'utilise encore ces mots "connaissance spéciale spontanée" et de cette "connaissance spéciale" je n'ai pas de savoir. Que se passera-t-il quand ce "je" sera dissout, ce "je" arrivé à la fin et qui ne peut faire face, ainsi que Cathy l'a mentionné ? Comment saisir cela ? Il n'y a ni savoir, ni méthode spéciale pour vous libérer, peut-être au niveau de l'implication... mais alors... si un désir se lève de l'intérieur pour être libre, la "connaissance spéciale" sera vôtre, et vous serez convaincu d'avoir toujours été libre. C'est une "connaissance spéciale" qui ne vient ni des livres ni des enseignants, pour autant que je sache, car je n'ai pas étudié les écritures. Quelqu'un aurait-il des références à ce sujet, je serais heureux de les entendre ?... Christofer est très érudit sur la question et notre Swami est très documenté également, il pourrait nous faire part de son expérience... Qu'a-t-il à nous dire à ce propos, à ce niveau ?

Swamiji - Il y a quelque temps, Babaji, vous vous étiez référé au mot "intuition". "Intuition", aviez-vous dit, veut dire connaissance intérieure nous permettant d'atteindre la source, sans effort. Ceci peut être appelé... de n'importe quel nom, voulant dire "connaissance spéciale"... de n'importe quel nom. Vraiment, il n'est pas de chose telle que la connaissance.

Vous vous étiez également référé au prajna comme étant ce moyen inconnu qui s'élève de lui-même et qui nous permet d'aller là.

..... long silence

P. - Pouvez-vous donner quelque référence des Upanishad ou de la Citâ à ce sujet ?

S. - Rien de précis, pas de citation précise.

P. - Je puis donner deux citations de la Citâ dont une est : ... (phrase en sanscrit)... Quel en est le sens ?... Je n'en connais pas le sens traditionnel, mais je dirais : "retournez le mental vers sa source, laissez le mental faire face à sa source". Ce n'est pas le sens traditionnel, mais je traduirais ce çloka ainsi ; puis, (phrase en sanscrit) ... "soyez sans pensée" : même chose voyez-vous. C'est une des citations. De quoi parlions-nous la dernière fois ? Quel était ce chapitre qui était très proche de ce dont nous parlons : 8, 20 ?

S. - 8, 20 et 8, 22 pour les moyens.

P. - 8, 20... Oui... Voici... J'y trouve quelque équivalence à ce dont je puis parler en référence aux écritures : Voici :

"Bien au-delà même de ce non-manifesté..."

Ce dont je parle est au-delà du vide, et je n'ai pu trouver que ce texte ici, j'en ai parlé à Swami.

"Bien au-delà même de ce non-manifesté, il y a encore un autre non-manifesté. Cette Personne Suprême qui ne périt point, bien que tous les êtres périssent."

C'est très proche de ce que je dis, voyez-vous.

S. - Rejet du nirvana

P. - "Ce même non-manifesté dont il a été dit qu'il était indestructible, est également appelé le but suprême. Ce but, après l'avoir atteint, d'où ils ne retournent plus dans le monde mortel".

Ce but, d'où il n'y a pas de retour. Ils ont cité cela, ce n'est pas traduit habituellement comme je le fais.

C. - *Au sujet de notre exploration d'hier soir : Lorsque je me suis éveillé ce matin à l'aube (nous avons utilisé la métaphore "sommeil profond" pour le non-manifesté), une pensée a surgi, une première pensée qu'il n'y avait pas de sortie du sommeil profond.*

P. - *Je vois...*

C. - *Au réveil, il n'y a pas de sortie du sommeil profond. C'est la pensée qui s'éleva ce matin à l'intérieur de moi.*

P. - *Je vois... (rires)*

C. - *Ce matin, et alors une pensée surgit, de venir...*

P. - *Attendez, attendez, je vais essayer de vous suivre à nouveau. Au réveil de votre sommeil profond, vous avez senti que vous ne vous étiez pas du tout réveillé à l'état de veille habituel.*

C. - *Oui, il n'y a pas eu de réveil...*

P. - *Pas de réveil... (rires)*

S. - *Pas de réveil, c'est celà...*

P. - *Magnifique... (rires), magnifique !*

C. - *Et se réveiller du sommeil profond, c'est pénétrer le monde de la naissance et de la mort, de l'aller et venir, du temps.*

P. - *Oui.*

C. - *Pas de soucis à se faire...*

S. - *Puis-je dire ?... vers un autre rêve...*

C. - *Pardon ?*

S. - *Vers un autre rêve.*

P. - *Non, non pas cela. Il n'est pas du tout question de rêve dans cette veille, tandis qu'il ne s'était pas réveillé dans l'état de veille qui suit le sommeil, mais ce que je puis traduire c'est que l'état de veille lui-même était rejeté. J'aimerais parler à partir de là ! Donc, vous ne vous étiez pas à nouveau réveillé, vous n'étiez pas entré dans l'expérience de l'état de veille ainsi que tout le monde le fait, n'est-ce pas, vous ne vous étiez pas réveillé dans cet état, et j'aimerais parler de cela :*

En premier lieu, vous vous étiez endormi à partir de l'état de veille. Ensuite vous avez rejeté le sommeil pour vous réveiller, et

vous ne vous êtes pas non plus réveillé dans l'état de veille habituel. Donc les trois états sont terminés. Maintenant, parlons du quatrième ! (rires). Excellent !... Qu'est-ce donc, Swamiji ? (rires). C'est la fin des trois états, ceux que tout le monde expérimente. Maintenant, vous n'êtes pas entré dans un état, vous n'êtes pas entré dans l'état de veille ordinaire, c'est donc bien la fin des trois états, rêve, sommeil profond et veille. Cela ne correspond pas, mais en référence au souvenir que nous avons des trois états, appelons-le le quatrième état ! En fait il y a un nom pour ce quatrième état, c'est turia.

C. - *Plutôt que quatrième état, ne pensez-vous pas que nous pourrions l'appeler "sans-état".*

P. - "Sans-état", c'est ce que nous l'appellerons... (rires), comme nous appelons les autres numéro un, deux, trois, ceci ne peut être appelé numéro quatre, ce sera donc "sans-état" ! Ici les trois états sont finis, c'est donc la fin dont je parlais. Maintenant, qu'en est-il ? Vous ne pouvez nommer, vous ne pouvez retourner aux trois états, et vous n'aimez pas vous réveiller dans l'état habituel. Nous sommes ici, n'est-ce pas, ici... Alors qu'en est-il ? Je bas en retraite parce que je ne suis pas à même d'expliquer, voyez-vous, je ne puis pas expliquer et je n'en ai reçu aucun message, de nulle part, d'aucun texte, de personne.

C. - *Même Krishna ne peut pas l'exprimer !*

P. - Rien, rien, rien, Krishna ne pouvait pas. Même Bouddha l'appela un vide, mais j'aimerais vous parler de ce qui arriva à Goship. Il alla voir Bouddha, lui présenta une fleur, lui sourit et fut illuminé. Personne ne sait ce qui se passa. Qu'était ce sourire ? Tout fut terminé dans ce sourire. Nous ne pouvons dire ce que c'est, ce qui arrive là. Cela arrive, c'est pourquoi je dis que cela se révèle à lui-même. Vous ne pouvez comprendre ce qui s'est passé, mais cela, ne pas se réveiller dans l'état de veille habituel est une expression tout à fait nouvelle que j'entends aujourd'hui. Pas vrai, Swamiji ? Avez-vous déjà entendu cela auparavant ? (rires) Ne pas se réveiller dans l'état de veille habituel est magnifique.

S. - *S'éveiller à l'état de veille.*

P. - *Ne pas se réveiller dans l'état de veille habituel (rires).*

S. - *Demeurant dans un état de veille constant.*

P. - *Rejetant cet état de veille et n'entrant pas dans l'état de veille habituel, voyez-vous (rires).*

S. - *Demeurant dans un état de veille constant que vous ne pouvez définir.*

P. - Cela, il le rejette, n'est-ce pas ?

Cette formulation est elle-même très belle, très belle, et j'aimerais la commenter, seulement je ne puis (rires)... Je ne puis, le vide est là, c'est très beau, excellent, très beau... (rires). Vous m'avez transpercé quand vous en avez parlé (rires)... Très beau... (rires)...

..... moment de silence

Cela c'est satsang (rires). Satsang commence ici. C'est la vérité même, l'association avec la vérité même, voyez-vous... (rires)

..... long silence

P. - Bouddha n'a-t-il pas nommé cet état : "le vide" ? Puis il est allé plus loin, car le vide peut être saisi comme quelque chose d'opposé à la forme : le non-forme. Alors il le nomma le vide du vide.

C. - Dans certains passages, par exemple au sujet du sommeil profond, il dira arupa, sans forme. L'état de veille correspond à la forme, ainsi que le rêve, et la méditation peut être avec forme et sans forme.

P. - Oui, sans forme.

C. - C'est pourquoi il utilise le mot sunya, sunyata, vide de forme, mais également vide de non-forme : libre de forme, libre de non-forme : au-delà de la forme.

P. - Oui, oui...

C. - Alors il n'y a pas de retour à l'état de veille, il n'y a pas de retour au sommeil, et pas de retour au rêve.

P. - Oui, cela revient au même. Donc les formes sont l'état de veille, et au rêve peuvent correspondre les formes subtiles.

C. - Les formes subtiles, le Bouddha a parlé du corps subtil.

P. - Le corps subtil, le corps astral aura des formes astrales. Le sommeil est sans forme, alors quand vous dites : je ne me suis pas réveillé dans l'état de veille habituel même le sans forme est parti. Les formes sont parties ainsi que l'état sans forme. Le sommeil est l'état sans forme. Pas de réveil dans l'état de veille habituel, rejetant les formes et rejetant le sans forme également. Voilà la

situation dont je veux des nouvelles ! (rires). Vous dites : "je ne veux pas vous donner de nouvelles", n'est-ce pas ? (rires) "je ne puis vous donner des nouvelles ?..."

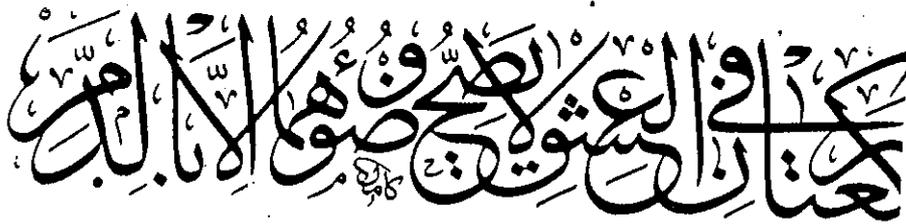
S. - *Que serait l'au-delà de turia, rejetant turia ?*

..... long silence

fin de la cassette 2/ face A

traduit par Alain Maroger

(à suivre)



IBN AL FARID - LA GRANDE TAIYYA¹

Comment parler du "non-né qui connaît le non-né" ? Là où les textes expriment l'essentiel en formules lapidaires comme celle de l'upanishad, comme celle du tch'an qui nous dit par la bouche de Huineng : "depuis le commencement aucune chose n'est," le soufisme, chez ses plus éminents représentants comme Rumi ou Ibn al Farid, nous surprend et nous comble par la création poétique dont l'indicible est l'occasion. "J'étais un Dieu caché et j'ai désiré me connaître". En rapportant cette parole, le prophète nous met en présence de la révélation divine par l'entremise de l'homme. La divinité se reconnaît et s'aime dans et par son serviteur. Mais elle ne peut se retrouver réellement elle-même que si le serviteur s'efface totalement. L'amour et la connaissance se conjuguent pour la révélation de l'un à lui-même par lui-même et pour lui-même : "Il n'y a que moi".

Pourtant une telle assertion, proférée par une bouche humaine, était considérée par les chefs religieux officiels comme le blasphème par excellence et passible de la peine de mort. Aussi les soufis, pour exprimer ce dévoilement, avaient-ils recours à des artifices afin de "brouiller la piste" car tous n'avaient pas l'audace provocatrice d'un Al-Hallaj qui affirmait : "Je suis Dieu" ; ils réussissaient ainsi à éviter souvent le pire des châtiments.

Il ne faut donc pas s'étonner que la gnose authentique ait été suspectée un peu partout mais spécialement dans le judéo-christianisme et dans l'islam et ait obligé les gnostiques à un cheminement clandestin ou à des précautions de langage peu compatibles avec l'expression de la vraie connaissance et du véritable amour. Un Ibn Arabi, un Ibn al Farid, un Balyani, un Iraqui... échappèrent de la sorte aux tribunaux de l'orthodoxie islamique. Le cas d'Ibn al Farid ne manque pas d'étonner car on se demande comment le soufi a pu éviter la condamnation tant son oeuvre, malgré quelques précautions, paraît donner prise à l'accusation. Si le petit texte de L'Eloge du Vin peut à la rigueur donner le change par son symbolisme, il en va tout autrement du traité intitulé La Grande Taiyya où l'initié rejoint l'initiateur dans l'un sans second : seul un rétablissement in fine fait référence au Coran en

tant que garant de la vérité. Dans une langue poétique, en l'absence de tout faux-fuyant et de tout artifice, le texte nous décrit les différentes étapes de la relation amoureuse qui conduit au retour à l'un. L'amant divin, à travers l'aimé (initié), se donne à lui-même ; cependant comme il n'y a finalement que lui, il ne peut se recevoir lui-même, aussi son unicité absolue l'amène-t-il à prendre l'aspect illusoire d'un autre que lui. Seul l'aimé, totalement vide de lui-même, en réalisant qu'il n'est pas autre que l'amant, permet l'opération de dévoilement et de reconnaissance.

Dans La Grande Taiyya, les diverses étapes, qui vont de la nostalgie de l'aimé envers l'amant jusqu'à l'effacement total de l'aimé en présence de l'amant, sont aisément repérables et constituent la voie gnostique royale. On progresse en suivant l'aimé. Le gnostique pourra du reste se rendre compte du stade où il en est par rapport au cheminement de l'initié, lequel passe par des phases, qui, bien que propres à chacun, se retrouvent dans toute quête authentique. Elles peuvent être esquissées ainsi :

- première phase :
l'aimé parle de l'amant (p. 15-17)
- deuxième phase :
l'aimé parle à l'amant (p. 18-23)
- troisième phase :
l'amant parle à l'aimé (p. 23)
l'aimé lui répond (p. 25)
- quatrième phase :
l'aimé fait état de sa métanoïa (p. 26-51)
l'initié, (l'aimé) se découvre à son tour initiateur (amant) (p. 51-58).

La traduction constitue un obstacle à la pénétration du sens profond de la Grande Taiyya. Par exemple, le terme union est employé pour signifier l'effacement de la pseudo-entité personne dans la réalité divine ; or dans le cas de la disparition, il ne saurait être question d'union. Par ailleurs, si l'aimé s'efface totalement pour que l'amant puisse se révéler, le mot âme pour le désigner demeure ambigu : s'agit-il du principe immortel ou d'une entité psychique ? D'autre part, l'aimé constate dès le début que l'enivrement vient d'Elle. Pourquoi le féminin pour désigner l'amant ? On sait que l'Esprit était féminin chez les gnostiques. Oui, mais dans le retour à l'Un le Père n'est pas ignoré puisque l'aimé devenu l'amant déclare en parlant d'Adam : "Je suis en vérité son Père"...

L'importance de La Grande Taiyya exige qu'une étude approfondie de vocabulaire soit entreprise à partir du texte arabe. Le travail est en cours et sera publié dans le prochain Cahier. La qualité poétique de la version française du texte que nous devons à Claudine Chonez permet déjà de mesurer à quel degré La Grande Taiyya interpelle le gnostique. Car, ne l'oublions pas, c'est le gnostique en chacun de nous qui découvre le texte, ce n'est pas le texte qui nous ouvre à la gnose ; autrement dit, je me reconnais grâce au texte, mais je me reconnais parce que je me connaissais déjà dans ma réalité immuable. Et, chaque fois qu'un texte ou un maître m'apporte cette confirmation, j'en éprouve une joie ineffable. C'est un peu comme deux amis qui se retrouvent. Ils actualisent ce qui leur était commun mais aussi ils découvrent ce qui leur est advenu. Le connu et le nouveau conjugués produisent cette alliance admirable au dosage infiniment varié : je revis et je découvre en même temps.

Le texte d'Ibn al Farid abordé dans cet esprit d'ouverture est, certes, l'un des plus lumineux après les logia de Jésus. On peut dire que ce traité du début du 13ème siècle n'amène pas plus à la gnose que l'Evangile selon Thomas -Le coup de foudre n'a lieu que chez celui qui attire la foudre- Mais il révèle, à celui qui est apte à l'accueil, des trésors inédits, dont l'histoire, pourtant si peu propice à la prise de conscience du pouvoir libérateur du présent, ne semble avoir réuni des conditions aussi favorables qu'aujourd'hui. Autrement dit jamais l'expression n'a été aussi riche au double sens du terme dans l'évocation de ce qui est permanent. C'est comme si l'étreinte liée à la limitation du Dieu caché se desserrait en multipliant les coïncidences qu'un passé encore proche n'eût pas permises. Le verbe recueillant l'inédit dans son surgissement spontané se trouve amplifié de ce qui s'est déjà dit bien que jamais l'élan de la vie ne soit figé par la mémoire : l'imprévu sort de l'insondable sans que l'immuable ne soit ni valorisé ni affecté dans et par sa théophanie. Aussi le cadre de l'accueil est-il aujourd'hui plus propice que jamais à cette reconnaissance originelle.

C'est ainsi que nous est offerte l'oeuvre d'Ibn al Farid, contemporain d'Ibn Arabi. Pour être accueillie au niveau où elle fut écrite, il nous faut pouvoir accompagner l'aimé dans son investissement progressif par l'amant. L'initiation amoureuse n'est jamais dissociée de la vie au sens de conscience du réel : "Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui" (log 111).

La première phase nous montre tout de suite l'aimé au comble de sa ferveur pour l'amant divin : les métaphores les plus hardies servent à exprimer la passion de l'aimé : "Mon ivresse est telle qu'il faut que j'en sorte d'une manière qui ne brise pas mon coeur. Si ce n'est de passion... C'est une passion que seules les larmes ont trahies, une ardeur intime, accroissant les brûlures dévorantes qui m'ont conduit à ma ruine" (p. 16).

Ce feu dévorant surgit comme la lave du volcan. Il n'a rien à voir avec un certain mysticisme sentimental en quête d'union ni avec une évasion désincarnée loin du monde.

Dans la deuxième phase, l'aimé s'enhardit à apostropher l'amant. "Entre l'ardeur et le désir, mon être s'évanouissait, selon que Tu te détournais ou manifestais Ta présence" (p. 18). Il a, pour exprimer sa totale allégeance, des accents d'une ferveur que même l'amour courtois occidental n'a pas connus : "Et mon malheur, ma tribulation, sont un bienfait s'ils sont voulus par Toi : et le cilice porté pour l'amour de Toi est le plus ample vêtement de félicité..." (p. 20).

Il est toujours facile de suspecter l'équilibre psychique des fous d'amour : le mental, pour ce faire, ne manque pas de ressources. L'intimité amoureuse a ses exigences qu'il ne comprend pas. Aussi est-il prié de ne pas chercher à entrer dans la chambre nuptiale. L'activité mentale n'est pas conciliable avec la connaissance amoureuse : "Quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors qu'on jeûne et qu'on prie !" (log 104).

Les paroles de l'amant sont reçues par un coeur que l'amour du bien-aimé investit totalement. Le dialogue de la troisième phase révèle le désir ardent de supprimer toute différence : "Tu ne m'aimes pas tant que tu n'es pas anéanti en moi" (p. 24). On le voit, à ce niveau, il ne s'agit plus d'union, mais bien de retour à l'un : "Fuis le domaine de l'union. Il est situé trop loin, aucun vivant ne l'a jamais atteint et toi, n'es-tu pas un vivant ? Si tu es sincère, meurs !" (p. 24). La réponse lève toute ambiguïté : "Mon être est à toi : à toi de le prendre dans la mort. Comment serait-ce en mon pouvoir ?" (p. 25).

L'aventure se poursuit. L'initié nous entretient des exigences de son initiateur. Cette dernière phase est évidemment, pour le gnostique préparé et disposé à l'accueil, le plus beau fleuron qu'il puisse rencontrer, car tout ce qu'il a découvert en lui-même, il le retrouve ici, exprimé avec un bonheur auquel les textes dits anciens ne l'avaient pas encore accoutumé.

Cependant, dans cette rencontre profonde, avec le texte, le gnostique éprouve non seulement la joie de se reconnaître, mais aussi celle de constater que sa connaissance d'avant la rencontre toujours présente, bien que non accaparée par la mémoire, comporte des aspects que le texte lui-même omet ou esquisse seulement. Tout se passe comme si des témoignages de plus en plus évidents explicitaient avec toujours plus d'amplitude et de ferveur la parole de Jésus : "Je suis la lumière qui est sur eux tous.. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi ; le Tout est parvenu à moi..." (log 77) et comme si cette fin du 20ème siècle était à même, plus que nulle autre époque auparavant, d'accueillir ce que nous livre le grand soufi.

Jamais depuis le début de notre ère jusqu'à nos jours les paroles de Jésus n'avaient rencontré comme chez Ibn al Farid une compréhension aussi gnostique bien que le nom de Jésus soit omis par souci d'éviter la provocation. Souvent pourtant l'évocation est perceptible : "S'il a pu marcher sur l'eau ou voler dans les airs ou plonger dans la flamme c'est en vertu de ma volonté" (p. 51)... Comme en réponse à ce que promet Jésus (log 17), l'initié nous annonce : "Mon être tout entier devint une langue pour parler, un oeil pour voir, une oreille pour entendre et une main pour saisir" (p. 51). Cette "avancée" extraordinaire, que représente le texte d'Ibn al Farid, nous la découvrons à Métanoïa fortuitement pour la première fois en ce début de 1992 dans sa version française sans pouvoir pour l'instant recourir au texte original. Pourtant, travaillant depuis vingt ans à approfondir l'Evangile selon Thomas, nous poursuivons le grand oeuvre et tout se passe comme si nous avions disposé, dès le départ, de La Grande Taïyya, et comme si celle-ci avait été

écrite en guise d'introduction à ce travail une fois accompli alors qu'il se poursuit et s'amplifie. Tout dans le texte soufi y est esquissé, repéré. Si ce n'est dit, s'est suggéré, si ce n'est formulé, c'est évoqué. Les antagonismes apparents que nous avons maintes fois signalés ne sont pas esquivés, l'intransigeance s'y concilie avec la tolérance, la révélation présuppose l'occultation, l'illimité se découvre grâce à la limitation, l'homme du voyage est en réalité celui qui explore l'espace du dedans, etc..

Elliptiques mais denses, plus suggestives que didactiques, encore que la pédagogie s'y révèle incomparable, les paroles de Jésus demandent à être reçues par l'instance en nous qualifiée pour l'accueil, instance que Jésus caractérise en disant : "Avant qu'Abraham fût, je suis". Cependant pour la découvrir, il faut avoir en soi ce qu'il appelle du mot mystérieux cela. Chez le gnostique, il y a toujours à l'origine la prise de conscience qu'il a cela en lui. C'est une évidence innée que certaines coïncidences dévoilent : un geste, un sourire, un parfum, une parole... C'est souvent passager, furtif, mais cela sollicite l'attention, la considération ; c'est vécu comme un bonheur qui, en s'estompant, laisse place à la nostalgie, un bonheur qu'on veut revivre. Certains textes répondent à cette aspiration fondamentale. Cela peut être le début d'une aventure vitale. Dans l'Évangile selon Thomas, le fil conducteur est donné au départ. Souvent en pointillé pour dérouter les intrus, il conduit les plus audacieux et les plus déterminés comme Ibn al Farid au terme de l'initiation.

En nous relatant son aventure, Ibn al Farid nous la fait partager, non en serviteur soumis à l'obéissance qui caractérise toute attitude religieuse, mais en explorateur téméraire qui découvre petit à petit sa nature véritable et s'affranchit de toute allégeance. L'aimé qui se reconnaît amant unique, l'initié qui se découvre initiateur unique, voilà la suprême réussite de l'aventure dont le récit nous est offert aujourd'hui comme un présent inestimable. De plus nous disposons pour dire notre joie d'une liberté que le grand poète arabe ne connaissait pas, bien que sa prudence n'ait jamais été ternie par la vassalité. En cette fin du 20ème siècle, on peut, sans avoir à solliciter l'imprimatur, écrire et publier. Cependant, même si l'étai se desserre, le monde continue de manifester le même aveuglement envers la gnose. Il n'empêche que l'imprévu continue dans un renouvellement constant de célébrer l'un dans sa permanence. Cependant, l'inédit, tout en magnifiant le vivant, n'ajoute rien à l'immuable, comme la conscience de la présence n'ajoute rien à la présence elle-même. La félicité qu'engendre la contemplation n'appauvrit ni n'enrichit la source. Insondable, elle dispense sans fin le toujours nouveau ; mais désentravée, elle n'en est pas moins parfaitement maîtrisée.

Dans "La Grande Taiyya", l'initiateur (l'amant) s'exprime grâce à l'initié (l'aimé), devenu à la fin initiateur : "... bien que je sois pour l'apparence semblable à un fils d'Adam, pourtant en lui est mon esprit, qui témoigne que je suis en vérité son père. Personne ne vit qui ne tire de moi son existence, et toute volonté obéit à ma volonté. Et nul ne parle qui ne s'exprime avec mes mots, et nul ne voit sinon par la vue de mes yeux. Et celui qui prête l'oreille n'entend que par mon ouïe, celui qui saisit n'entreint que par ma puissance. Et dans la création tout entière c'est moi seul qui parle, voit, entend" (p. 52). Il y a réellement substitution de l'initiateur à l'initié, de la lumière à l'image : c'est le passage définitif du rêve au réel, celui auquel nous invite le logion 83 en nous spécifiant que le processus de la connaissance mène à l'effacement de l'image dans la lumière.

Emile Gillibert

1. IBN AL FARID. La Grande Taiyya, traduit par Claudine Chonez, Editions La Différence. Paris. 1987. Prix 80frs franco.



Sons et LUMIERE

"Les voies religieuses sont privilégiées depuis des millénaires, mais il existe aussi la voie poétique, la véritable, celle qui traduit directement l'intuition de la Présence" Jeanne Guesné.

Cette citation peut s'appliquer à toutes les formes de poésies c'est-à-dire à tous les arts. La démarche de l'artiste est avant tout celle d'un solitaire. Lui seul sait pourquoi il peint, sculpte, écrit des mots ou des notes. Une absolue nécessité intérieure lui fait faire des choix qui excluent tout compromis avec le monde, ses modes et son marché. Une telle attitude n'est pas, de la part de l'artiste, un rejet du monde, mais un absolu besoin de s'occulter à lui. Ses sens sont ouverts aux multiples échos du monde, lequel, à ses yeux, rabâche et exploite les oeuvres du passé. Mais lui, s'il ne s'occulte pas à tout ceci, ne peut se trouver lui-même. On peut même lui appliquer cette citation de E.G. : "... Je suis ce gagnant qui se cache au monde et se révèle à lui-même, qui est à même de se révéler à lui-même puisqu'il se cache au monde..."

A notre époque multimédiatisée où le succès et l'extension des officines de diffusion semblent être la panacée universelle, l'artiste est poussé en coulisse par tous les batteurs et rassembleurs d'audimat. Ceux-ci ont certes toujours existé, mais rarement comme aujourd'hui, ils ont eu le pouvoir de s'ériger en intermédiaires, présentateurs, animateurs, commentateurs, musicologues, bref de faire écran précisément à cette intuition de la présence que seul l'artiste et son oeuvre manifestent. Car si l'artiste s'occulte au monde pour se révéler à lui-même, cette révélation, qui n'est autre que la lumière, est faite pour être perçue, et finit par l'être et même quelquefois par être exaltée. Seulement cette perception est tout d'abord intime et individuelle, elle est re-connaissance, donc elle est imprévisible et discrète. De ce fait, elle est mal adaptée aux exigences des officines et autres "espaces" qui exigent que chacun ait très vite sa part de marché, son tirage ou son nombre d'entrées. (Alors que "la Culture" est affublée d'un ministère et d'une ambition quasi-maniaque : "les masses"). Qui, dans ces grands espaces-des-pas-perdus, n'a souffert de la difficulté à établir une intimité avec l'oeuvre (picturale, théâtrale, musicale ou lyrique), donc une re-connaissance avec l'artiste ? Ce jeu occultation - révélation, ténèbres - lumière est vieux comme le monde car il est le monde. Et en aucun cas l'on doit s'en désoler car comme le dit encore E.G. : "... Privé des ténèbres, le monde serait totalement et absolument lumière et la manifestation disparaîtrait aussitôt... Et je serais privé de la reconnaissance de moi-même par moi-même...". En manière d'illustration de "cette intuition de la présence" dont parle Jeanne Guesné, citons deux artistes dont les mots se passent de commentaires :

"L'oeuvre la plus grande, la plus belle, sera celle qui, construite avec les matériaux les plus neufs, les plus audacieux et les plus économiques, abritera le coeur le plus ancien" Yves Nat, pianiste.

"Toute création suppose à l'origine une sorte d'appétit qui fait naître l'avant-goût de la découverte. Cet avant-goût de l'acte créateur accompagne l'intuition d'une inconnue déjà possédée mais non encore intelligible. Car la fonction de créateur est de passer au crible les éléments qu'il reçoit de l'imagination" Igor Stravinsky.

Enfin, il y a Ludwig van Beethoven, ce monument de l'histoire universelle reste un inconnu pour la majorité de ses fans ! En effet, une partie de son oeuvre, écrite dans les dernières années de sa vie, révèle un univers totalement autre que celui de ses oeuvres plus jeunes et plus jouées. Il ne peut être question ici de procéder à une analyse musicologique. Nombreux sont ceux qui s'y sont essayés sans jamais entendre ce qu'il y avait à voir ! Rappelons seulement ce que l'on sait de l'époque où ces oeuvres ont été écrites :

- Beethoven est totalement sourd,
- Il vit de plus en plus retiré,
- son entourage, même le plus proche, comprend mal ce qu'il cherche,
- les oeuvres en question sont considérées comme... injouables !

Finalement, après la mort du compositeur, on découvre sur sa table de travail, un petit cadre enfermant une feuille de papier rédigée de sa main où l'on peut lire :

1. Je suis ce qui est là.
2. Je suis tout ce qui est, ce qui a été et ce qui sera.
3. Aucun mortel n'a soulevé le voile qui me couvre !

Relevé par Champollion-Figeac au temple de la déesse NEITH à SAIS, Basse-Egypte..."

Un contemporain du musicien fera de cette découverte le commentaire laconique suivant : "La théologie du Maître se bornait à ces trois propositions !" Le grand jeu occultation-révélation qui eut lieu alors se perpétue aujourd'hui ; mais l'on ne peut s'émerveiller de la révélation que si l'on sait écouter le silence de l'occultation.

A.M.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

C'est un peu comme l'apprentissage d'une langue étrangère ; on pense d'abord dans sa langue maternelle pour ensuite traduire. Et puis vient le jour où l'on pense directement dans la langue étrangère, sans support, sans traduction laborieuse. En l'occurrence la langue que tu m'apprends devient ma langue maternelle.

Sans cette langue qui est ma voix, son timbre ; qui est ma main, son guide, je suis un arbre mort secoué par la tempête. Le gnostique se découvre poète nous dis-tu et c'est une question de vie ou de mort.

Je suis loin de la parler correctement, cette langue, et tu me diras où j'en suis. Et si mon esprit peut s'égarer mon coeur silencieux bénira toutes les erreurs.

L.-M. C. - le 26.04.92

*

Le poète est à l'écoute de ce qui en lui demande à naître et à être reconnu. La délivrance et l'accueil vont de pair dans l'attention sans intention. La poésie, dans son acception la plus large, est création quel que soit le mode d'expression : écriture, musique, danse, peinture, sculpture... A chacun de découvrir le mode qui lui convient le mieux.

L'explication tend à étouffer la création. Le psychique veut démonter les mécanismes du gnostique. Il prétend dire comment les choses se passent comme s'il était qualifié pour le faire. Le gnostique chante la vie. Il n'a pas à justifier son comportement et n'en éprouve du reste nulle envie : le bonheur de se reconnaître dans sa pérennité et de se découvrir toujours nouveau le comble.

E.G. - 8.05.92

* *

...
A contempler la fabuleuse mise en scène de mon occultation, caché dans mon incomparable simplicité, ce parfait écran de protection, je ris de ma diabolique intelligence. Car, enfin, qui donc pourrait me deviner ou me dénicher si je ne répondais moi-même à la question qu'en fait je me pose ? Y aurait-il autre que moi ?

19.04.92

...
Je me sens en train de vivre une fabuleuse aventure d'éternité dans un corps apaisé, libre, immaculé de tout concept, "vierge" de tout "l'autre", l'illusoire. Ebloui, je me congratule de mon incroyable cosmogonie et, surtout, de mon astuce à y préserver et mon unicité et mon omnipotence... Et j'éclate de rire dans la contemplation de ma propre et merveilleuse intuition à me cacher dans ma simplicité toute nue où tous les grands et savants chasseurs d'images ne penseront jamais à venir me dénicher.

Il n'y a que moi et nul ne vient à moi sans moi. Nul ne vient à moi sinon moi - moi-même - Et il ne s'agit pas là d'une autorisation, d'un pouvoir, d'un décret... mais d'un DON, le don de la présence de moi-même à moi-même... seulement après métanoïa de la brebis apparemment perdue.

24.04.92

... La merveille nous parvient sans le merveilleux des apprentis sorciers toujours à l'affût de surnaturel.

22.05.92

...

Ma structure mentale actuelle refuse tout bonnement de fonctionner selon l'ancien faux pli millénaire. Toute explication m'ennuie et toute exploration hors de la gnose vivante me pèse. Ainsi me ramènent-elles vite chez moi. Ne serviraient-elles qu'à ce bienheureux retour ?...

Il n'y a que moi, tout seul, et le grand bénéficiaire de ma présence est ce corps, mon "porteur"... joyeux de ma félicité, lumineux de ma clarté, simple de mon innocence, complice de ma folie...

L. - 6.05.92

*

Dire à qui sinon à soi-même le bonheur de vivre sa propre folie !

Le monde ne peut que s'inquiéter de cette aliénation. Comme je comprends sa peur, son horreur. Mais la merveille est là, éblouissante : je peux dire - et je ne m'en prive pas - à celui qui n'est autre que moi, que cette folie est au fond suprême sagesse. Quel jeu ! S'offrir l'aubaine de partager l'unique sans porter atteinte à l'unicité. C'est cela qu'il m'est donné de vivre et que je partage avec toi tout en préservant l'incontournable unité.

Suis-je assez naïf, ou assez ivre, pour ne pas me soucier de ce qui fait mal aux yeux des noctambules habitués au néon ?

Que le moins ivre de nous deux - pouvons-nous l'être tour à tour ? - soit l'ange gardien de l'autre ! De toute façon, il n'est pas question de quitter l'ivresse après avoir mesuré à quel point elle nous demandait d'être raisonnable, comme il n'est plus question non plus de pactiser avec la raison connaissant les dérèglements auxquels elle conduit...

G. 8.05.92

* *

... Rien ne se fera qui n'est déjà fait. C'est avec cette maxime qui annihile le futur et détruit le passé que je me rends sur le billard bardé d'un efficace bouclier qui me met à l'abri de ce que les hommes appellent des épreuves.

26.04.92

...Oui il n'y a que moi ! ça sonne comme un coup de tonnerre. Que dis-je ? Comme une tempête qui balaye tout sur son passage. Tempête sur les mots, sur les images, sur les mirages souffle qui fait le vide, souffle qui agrandit l'espace au point de le faire disparaître. Plus d'objets, plus de balises, plus d'espaces morcelés, partie d'un tout imaginaire. Oui, dire "il n'y a que moi" libère de tout. C'est là le grand Big Bang tant recherché par les hommes de sciences et les autres. C'est le Big Bang purificateur dans lequel tout peut arriver, tout arrive en permanence.

C'est quand on peut le crier sur les toits, que l'on est sûr d'avoir trouvé une oreille réceptrice. Rien que cela est déjà merveilleux. Que de réticences pour accepter qu'autre que moi puisse me revendiquer la primauté du moi ! Et c'est précisément parce qu'il y avait réticence qu'un autre que moi prétendait à m'usurper. Et qu'il ne pouvait me voir et me comprendre, comprendre qu'entre lui et moi il n'y a pas de différence, strictement aucune. Pas l'épaisseur d'un cheveu. Rien. Toute différence est du domaine de l'imaginaire pur. En dehors de toute réalité..... Il n'y a que moi.

*

L.M. - 13.05.92

... L'épreuve ne consiste plus désormais à se laisser agir mais à vouloir "faire encore mieux" quand reviennent les forces physiques. C'est alors que l'intrus, qui a été révoqué du service, de son propre consentement du reste, cherche à reprendre du poil de la bête...

40

E.G. - 18.05.92

POESIES

LE CIEL LAVE L'EAU
LA TERRE ETINCELLE

C'est plaisir de
respirer en bonne mesure au lieu
de croire et de craindre

un instant j'ai cru
aux reflets des ponts
un désir lancinant
me faisait exister

j'ai habillé d'images
cette absence et l'or
qui éclaire l'arcane
de la roue sans fin

ainsi passe la lumière
dans l'ombre qui sépare

Manoune

Heures d'ivresse

Moi le tout puissant
Je m'offre la Manifestation
Et...
à personne d'autre.

Pour percevoir mes limites
vous pouvez toujours courir.

La conscience discriminative
fait apparaître
des peurs
des désirs
des concepts
et croit
pouvoir - devoir
prendre la barre.
Mais elle est
craintive et véhémence
empressée et flemmarde
encombrée et stérile.

Je me l'offre également
c'est-à-dire
que je suis cette conscience.
C'est le seul moyen pour MOI
de me l'offrir.
Mais
il va de soi
que cette conscience
n'est pas Moi.

Autrement dit
le petit Louis-Marie
a compris sa douleur
d'être séparé
de Moi.

JE suis très
satisfait
de voir
qu'il n'en est rien.

Louis-Marie

calme plat calme plat
le calme plat d'une embellie
où donc trouver la paix
à ne savoir que faire
à ne savoir que dire
une vague immense me soulève

et comme un flot de lave
jaillissant dans le noir
mon rêve s'est éveillé
à la fureur de vivre
balayant à jamais la prison du mental

une gerbe de fleurs feux d'artifice
déchire la terre de l'oubli
pourquoi me dissimuler ta face
que nul ne peut atteindre

tu es venu à moi
en tracés de lumière
je suis venu à toi
par delà l'autre rive
à n'être rien je suis devenu tout
et ma flamme par ta flamme s'est consumée en toi

Yves

L'immuable et l'éphémère

Pour savourer la félicité de ma reconnaissance
je desserre de plus en plus
l'étreinte de ma limitation
De mon puits sans fond
surgit ce qui me révèle dans ma perennité
et me confond dans mon inépuisable nouveauté
Je module le temps de ma présence consciente
afin de célébrer avec toujours plus de délices
les noces de l'immuable et de l'éphémère

Les nuits propices au mystère sont trop brèves
et les jours
avec leur cortège de faits divers
s'attardent au cabaret de l'actualité
A peine franchi le seuil de mon inconnaissance
sans quitter la demeure
j'explore le pays sans nom
offert à ma visitation
tout en découvrant des parfums nouveaux
je retrouve le climat de jadis
Conjugué à l'ancien l'inédit me ravit
et me plonge dans une quiétude délectable
Mais le tressaillement ne tarde pas à m'alerter
La harpe de mon initié vibre à nouveau
puis s'apaise dans la nuit
Ainsi se poursuit l'alternative du mouvement et du repos
de ma lumière tantôt consciente de sa nature
tantôt immergée dans sa quiétude

Emile

5 mai 1992